

# L'éducation religieuse dans l'Espagne des Lumières d'après les livres de conduite pour filles

Beatriz Onandia

► **To cite this version:**

Beatriz Onandia. L'éducation religieuse dans l'Espagne des Lumières d'après les livres de conduite pour filles. *Lumière de la foi, lumières de la raison : l'éducation religieuse féminine en débat au 18e siècle*, Nicolas Brucker; Sonia Cherrad, Mar 2016, Metz, France. hal-01939293

**HAL Id: hal-01939293**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01939293>**

Submitted on 29 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'éducation religieuse dans l'Espagne des Lumières d'après les livres de conduite pour filles

Beatriz ONANDIA

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les pouvoirs civils avaient délégué à l'Église la charge de superviser les institutions qui scolarisaient les jeunes citoyens espagnols. L'Église appliqua donc certaines mesures pour contrôler toute l'éducation élémentaire de la plupart des collèges. Seuls les religieux pouvaient être professeurs et, parmi eux, en étaient exclus les convertis ou les personnes ayant des ancêtres condamnés par l'Inquisition.

Les traités et les livres pédagogiques qui circulèrent en Espagne pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle étaient, comme nous le savons déjà, destinés presque exclusivement aux jeunes garçons, puisque les filles de toutes les classes sociales suivaient des modèles de comportement bien différents. L'instruction des jeunes demoiselles était limitée ou au foyer familial, qui faisait surtout office de lieu d'éducation, ou aux institutions religieuses<sup>1</sup>, où tout contact avec le sexe opposé était rigoureusement prohibé.

Comme aux siècles précédents, la différence sexuelle orienta la méthode éducative des Lumières. L'éducation dans les collèges était toujours destinée aux seuls garçons, car l'instruction des filles dépendait de leurs parents, qui pouvaient décider de les placer dans une institution religieuse jusqu'à ce qu'elles se mariassent ou prissent l'habit, après être passées par le noviciat<sup>2</sup>. En effet les mauvaises conditions économiques, la difficulté d'arranger de bons mariages et les nombreuses vocations religieuses favorisaient l'insertion féminine dans ces institutions. Pour les couvents, l'admission d'élèves constituait un moyen d'obtenir une rentabilité économique, car, la plupart du temps, ces filles venaient de familles très croyantes qui payaient leur éducation<sup>3</sup>. Les couvents espagnols étaient donc, à cette époque, un monde de femmes clos et donc compliqué, où les tensions entre les filles étaient très fréquentes et la surveillance inquisitoriale omniprésente<sup>4</sup>. De ce fait, les critiques contre ces institutions religieuses ne se firent pas attendre, et nombreux furent les auteurs<sup>5</sup> de l'époque qui dénoncèrent les méthodes utilisées par ces établissements défendus par une majorité de la société plus traditionaliste de *la España Ilustrada*.

Malgré ces critiques négatives, une bonne partie des jeunes demoiselles espagnoles restaient entre les murs, pendant plusieurs années, pour leur éducation. La méthode éducative de ces institutions religieuses répondait directement aux attentes des familles des jeunes filles et de la

---

<sup>1</sup> Baranda, Nieves, « L'éducation des femmes dans l'Espagne post-tridentine », in *Genre et identité aux Pays-Bas méridionaux : l'éducation religieuse des femmes après le concile de Trente*, Silvia Mostaccio (éd.), Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010, p. 30.

<sup>2</sup> Ortega, Margarita, « Casa o convento: la educación de la mujer en las edades Moderna y Contemporánea », in *Biblioteca Gonzalo de Berceo, catálogo general en línea*, Université Autonome de Madrid, 2009.

<sup>3</sup> Barrio Gonzalo, Maximiliano, *El clero en la España moderna*, Córdoba, C.S.I.C, 2010, p. 446.

<sup>4</sup> Fernández Martín, Luis, « El colegio de doncellas nobles de Valladolid », in *Investigaciones históricas. Época Moderna y Contemporánea*, n° 11, 1991, p. 53-85.

<sup>5</sup> Feijoo, Benito Jerónimo, *Teatro crítico universal, colección de los discursos más notables que en todo género de materias, para desengaño de errores comunes escribió el Rmo. P.M.Fr. Benito Jerónimo Feijoo*, Madrid, Impr. d'Izco Hermanos, 1852, vol. I-II, p. 130.

société espagnole en générale<sup>6</sup>. Ces établissements étaient destinés à former un prototype de femme vertueuse, instruite, bonne épouse, bonne mère, éducatrice et surtout habile dans l'élaboration des tâches propres au sexe féminin.

Pour l'omniprésente Église catholique, l'intégration des femmes dans le système éducatif était une excellente façon de rattacher la famille et le foyer familial aux anciens principes chrétiens. L'éducation, surtout des jeunes citoyens, devint presque un devoir social pour la plus grande partie des Espagnols, au-delà d'une banale formation scolaire<sup>7</sup>. Car, comme le fit remarquer l'abbé Claude Fleury :

Ce sera sans doute un grand paradoxe, qu'elles [les femmes] doivent apprendre autre chose que leur catéchisme, la couture et divers petits ouvrages ; chanter, danser et s'habiller à la mode, faire bien la révérence, et parler civilement : car voilà en quoi on fait consister, pour l'ordinaire, toute leur éducation. Il est vrai qu'elles n'ont pas besoin de la plupart des connaissances que l'on comprend aujourd'hui sous le nom d'études<sup>8</sup>.

Ainsi, l'arrivée des femmes dans le système éducatif hispanique ne cherchait pas à modifier les rôles sociaux de ces dernières, mais plutôt à en faire un élément utile au service de leur entourage, de la société et de l'État lui-même.

## Un système éducatif réservé aux jeunes demoiselles

Grâce aux différentes études réalisées en la matière<sup>9</sup>, nous savons que l'instruction de base des jeunes filles espagnoles durait au maximum jusqu'à leurs douze ans. Entre quatre et sept ans, les filles apprenaient à lire sur des passages de la Bible. Comme Nieves Baranda l'affirme, la méthode d'enseignement de la doctrine chrétienne ne se réduisait pas seulement à la lecture et à la récitation ; elle visait aussi à s'assurer que chaque élève mémorisât correctement les prières<sup>10</sup>.

Les maîtresses demanderont à chaque élève, comme bon leur semblera, de réciter les prières et la doctrine chrétienne, et en désigneront une autre pour qu'elle corrige, de sorte que, en variant les rôles entre elles, toutes participent à l'enseignement, sans le bruit et la confusion qu'il y a quand elles parlent ensemble ; cette activité durera jusqu'à 11 h. pour que celles qui s'en seront montrées capables reçoivent ensuite une leçon de lecture et d'écriture, jusqu'à ce que leur soit donné le signal de manger<sup>11</sup>.

À partir de sept ans, les jeunes demoiselles commençaient à acquérir les connaissances propres à leur sexe. Le fil, les aiguilles et le chant apparaissaient dans les classes des couvents<sup>12</sup>. Ainsi que nous l'avons évoqué précédemment, ce nouveau plan d'études va s'ajuster au destin de la petite fille, bonne religieuse ou bonne épouse et mère, car comme le précisait Fénelon dans son *Éducation des filles* :

---

<sup>6</sup> Baranda, Nieves, « L'éducation des femmes dans l'Espagne post-tridentine », in *Genre et identité aux Pays-Bas méridionaux : l'éducation religieuse des femmes après le concile de Trente*, Silvia Mostaccio (éd.), Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010, p. 32.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>8</sup> Fleury, Claude, *Traité du choix et de la méthode*, « Études des femmes », Paris, Auguste Derez, chap. XXIII, p. 57.

<sup>9</sup> Pour plus d'informations, voir le travail réalisé par Marie-Catherine Barbazza, « L'épouse chrétienne et les moralistes espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », in *Persée : Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 24, 1988.

<sup>10</sup> Baranda, Nieves, « L'éducation des femmes dans l'Espagne post-tridentine », *op. cit.*, p. 38.

<sup>11</sup> Fernández Martín, Luis, « *El colegio de doncellas nobles de Valladolid* », *op. cit.*, p. 59. [notre traduction]

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 72.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études<sup>13</sup>.

Malgré les différents programmes éducatifs, la grande majorité des établissements religieux accordaient moins d'importance à la connaissance intellectuelle<sup>14</sup> – y compris les apprentissages élémentaires de la lecture et de l'écriture – qu'à l'instruction religieuse, aux pratiques de dévotion et aux tâches domestiques, en particulier la broderie et tous les travaux liés au textile.

Cependant, dès la Renaissance, plusieurs traités humanistes, conçus comme de véritables guides, dans lesquels les travaux domestiques prennent le pas sur la lecture et l'écriture, virent le jour et bouleversèrent le système éducatif des femmes. Juan Luis Vives (*De Institutione feminae christianae*, 1523), Pedro Luján (*Coloquios matrimoniales*, 1552) ou frère Luis de León (*La Perfecta casada*, 1582) sont quelques-uns de ces auteurs qui réfléchirent à la situation et aux obligations des femmes dans la société espagnole de l'époque.

Grâce à la consultation de différentes censures inquisitoriales<sup>15</sup>, nous avons pu constater que deux œuvres devinrent des lectures habituelles dans l'instruction des jeunes demoiselles de l'époque.

## Juan Luis Vives et son Éducation de la femme chrétienne

Cette œuvre écrite en latin, au XVI<sup>e</sup> siècle, sera traduite en langue castillane quelques années plus tard et deviendra rapidement l'une des œuvres clés pour l'instruction des jeunes demoiselles. Il faut préciser que ce livre connut une grande audience grâce aux rééditions multiples<sup>16</sup> et aux différentes traductions – anglaises, espagnoles, françaises (1587), allemandes et italiennes – qui favorisèrent sa diffusion européenne dans les élites de cour puis dans les cercles culturels.

Pour cet humaniste, la formation des jeunes filles engageait avant tout le futur niveau moral de la société dans laquelle il vivait. Vives proposa donc un traité d'éducation complet en trois volumes (respectivement destinés à la fille, à l'épouse et mère et à la veuve). Comme Charlotte Fuchs le soutient, ce qui semblait être un essai parmi tant d'autres sur les devoirs de la femme dans le mariage représenta, en réalité, un des premiers textes pédagogiques exclusivement adressés aux femmes<sup>17</sup>.

Dans l'introduction à la version française, Bernard Jolibert affirme que, du point de vue des idées éducatives, le traité eut une importance considérable<sup>18</sup>. En effet, dans ces pages, Vives a compilé certains conseils pratiques qu'il a su mettre, d'une manière claire et déférente, en relation avec le contexte éminemment religieux de l'Espagne de l'époque. Dès son introduction, il énumère les traits principaux des femmes en les présentant comme des personnes déficientes : il va parler à tout moment d'un être coléreux, dépendant, jaloux, parcimonieux, peureux, superficiel, superstitieux, etc. De ce fait, il recommandait l'isolement

---

<sup>13</sup> Fénelon, *De l'éducation des filles*, Paris, P. Aubouin, 1687, chap. XI, p. 514.

<sup>14</sup> Baranda, Nieves, « L'éducation des femmes dans l'Espagne post-tridentine », *op. cit.*

<sup>15</sup> Voir Defourneaux, Marcelin, *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

<sup>16</sup> Fuchs, Charlotte, « Luis Vives et l'éducation de la femme à la Renaissance : essai sur le *De Institutione Fœminae Christianae* », dans *Genre & Histoire* [en ligne], mis en ligne le 26 août 2014, consulté le 24 avril 2016. URL : <http://genrehistoire.revues.org/1918>.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Vives, Juan-Luis, *L'éducation de la femme chrétienne*, trad. Bernard Jolibert, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 14.

de la jeune fille comme moyen d'apprentissage, car il estimait que l'enfermement était le seul moyen de préserver les femmes de la corruption morale de leurs mœurs. Il condamna donc la danse, les divertissements et la vie publique en général, et il invita toutes ses lectrices à mener une vie simple, d'une austérité absolue, comparable à un mode de vie monacal.

Même après ces propos, et au risque de devenir contradictoire, il faut dire que Vives fut un fervent défenseur de l'éducation des femmes. L'humaniste soutenait que la femme était douée d'une intelligence aussi vive que celle de l'homme<sup>19</sup>, mais que son infériorité naturelle était responsable de la perversion de son faible esprit. Pour comprendre précisément cette différenciation entre hommes et femmes, il faut remonter aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Pendant cette période, le sexe fut soumis à une vague de répression exercée par l'État et l'Église afin de modeler les comportements moraux de la société. Cet enfermement de la sexualité et ses représentations dans le quotidien générèrent l'acquisition de conceptions sexuelles et de règles de comportement nouvelles<sup>20</sup>. Ce fait donna lieu à une revendication inévitable de la pudeur et de la timidité dans tous les domaines de la vie quotidienne, et sans aucun doute, les femmes furent les victimes directes de cette nouvelle moralité. De cette façon, la femme fut acceptée comme la représentante d'un genre naturel et sexuel<sup>21</sup> par les discours médicaux et scientifiques, qui identifièrent les représentantes de ce nouveau genre comme des utérus errants.

Femme, si ton esprit altier et volage pouvait connaître le sort de ta misère et la vanité de ta condition, tu fuirais la lumière du soleil, chercherais les ténèbres, entrerais dans les grottes et cavernes, maudirais ta fortune, regretterais ta naissance et aurais horreur de toi-même<sup>22</sup>.

Dans cette stigmatisation de la femme, on donne donc la priorité à la perception évolutive : la femme sera perçue seulement comme un élément fondamental pour la reproduction et l'évolution de l'espèce humaine, et cela détermine le sexe féminin comme imparfait et incomplet. La femme sera donc uniquement définie par son sexe, raison pour laquelle elle n'arrivera jamais à posséder les mêmes qualités que ses contemporains masculins.

Cependant l'humaniste considéra que les femmes devaient avoir aussi accès à l'éducation pour devenir avant tout de bonnes épouses et des mères de famille respectables. Il estimait qu'une femme dotée d'une bonne instruction était plus réceptive à l'autorité de son mari.

Le temps qu'une femme consacre à s'instruire ne doit pas dépasser celui d'un homme, car l'homme exige d'avoir, pour son propre bénéfice, pour être utile à l'État et pour enseigner aux autres, plus de connaissances et de connaissances plus diversifiées. Mais la femme doit avoir aussi certaines connaissances d'une partie de la doctrine, grâce auxquelles elle va apprendre à vivre vertueusement et à avoir de bonnes habitudes dans l'éducation des enfants et dans la bonté de sa vie. Je veux qu'elle ait envie d'apprendre par elle-même, et non seulement pour se donner de grands airs face aux autres. Car sa vertu parlera par son silence<sup>23</sup>.

Les trois parties du livre représentent donc les étapes essentielles de la vie d'une femme, trois différents moments où l'éducation jouera un rôle bien spécifique. Comme Bernard Jolibert l'indique dans son étude sur l'humaniste espagnol, l'idéal était de former des jeunes

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>20</sup> Guillemet, Morgane, *De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIIIe siècle*, thèse dirigée par Isabelle Brouard-Arends, Université de Rennes 2, novembre 2009, p. 14.

<sup>21</sup> Vázquez, Lydia, *L'orgasme féminin au XVIIIe siècle : libération ou nouvel asservissement ?*, La Rochelle, Himeros, 2014.

<sup>22</sup> Olivier, Jacques, *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, Paris, Jean-Petit Pas, 1617, p. 3.

<sup>23</sup> Vives, Juan Luis, *L'éducation de la femme chrétienne*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 97.

demoiselles prudentes, intelligentes et cultivées, en vue d'en faire plus tard des épouses capables de tenir leurs maisons et d'élever elles-mêmes leurs enfants<sup>24</sup>.

Après la lecture du traité de Juan Luis Vives, nous avons pu constater que même deux siècles plus tard, la situation des femmes dans la société espagnole des Lumières continuait à être conditionnée par leur relation avec le genre masculin.

Grâce aux différentes archives consultées<sup>25</sup>, nous avons pu repérer que vers la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, une grande majorité des institutions religieuses privilégiaient la lecture d'un nouveau traité d'éducation destiné aussi à l'instruction des jeunes demoiselles. Ce traité, à la différence de l'*Éducation de la femme chrétienne* de Juan Luis Vives, où l'infériorité des femmes était tirée de la nature, devient le nouveau modèle d'éducation en prenant son principe dans la foi catholique. Dans une société aussi religieuse que l'Espagne de l'époque, le dogme était très présent dans tous les domaines, et ce traité devint donc une référence pour l'instruction religieuse, familiale et surtout morale.

## L'épouse parfaite de frère Luis de León

*La perfecta casada* (1782), œuvre du religieux Luis de León, est un traité composé de références bibliques et de leçons exemplaires destinées à toutes les femmes qui optaient pour une vie maritale. Cet ouvrage prônait les vertus et les attitudes propres au sexe féminin, dans le but de soumettre les lectrices au pouvoir patriarcal. Selon le religieux espagnol, les femmes constituent une partie infime du plan de Dieu pour renforcer le pouvoir et la suprématie masculine dans la société espagnole de l'*Ilustración*.

Dieu ne l'a [la femme] pas créée pour s'occuper des affaires publiques ; il ne lui a pas donné la force en partage afin qu'elle prît les armes et parût dans les combats : il faut donc que sa vocation lui suffise, et qu'elle se borne à remplir les devoirs qui lui sont tracés par sa nature même<sup>26</sup>.

Comme l'ouvrage précédent, ce traité fut publié au XVI<sup>e</sup> siècle, mais une fois de plus les différentes rééditions et les critiques élogieuses parues dans les différents journaux de l'époque témoignent de la célébrité de ce texte. Il faut préciser que la presse devint, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle hispanique, une sorte de baromètre du succès, de l'échec ou de la réputation des différentes œuvres citées dans les pages des journaux. Mentionnons par exemple quelques lignes publiées dans le *Diario de Madrid* du 30 avril 1791 :

L'épouse parfaite, du poète frère Luis de León et récemment corrigée et illustrée par frère Luis Galiano [...], fruit d'une si digne plume qui s'impose comme un livre d'une grande pédagogie et d'un mérite notoire, se divise en 21 paragraphes au fil desquels, à l'appui de documents savants et d'une doctrine profitable, l'auteur précise les qualités essentielles qui définissent la femme parfaite<sup>27</sup>.

La célébrité de l'œuvre traversa rapidement les frontières, car *L'épouse parfaite* fut traduite en plusieurs langues. Ce traité pédagogique connut une dizaine de rééditions tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, et la dernière date seulement de 1995.

---

<sup>24</sup> Jolibert, Bernard, *op.cit.*, Université de la Réunion, 2011.

<sup>25</sup> Archivo Histórico Nacional (AHN), rapport de censure daté du 9 avril 1804, Madrid, Bibliothèque nationale (BNE), sous la cote : 5532-II. Voir aussi Bolufer Peruga, Mónica, « Espectadores y lectoras: Representaciones e influencia del público femenino en la Prensa del siglo XVIII », *Separata*, n° 5, 1995, p. 41.

<sup>26</sup> León, Luis de, *L'épouse parfaite*, trad. Ph. Guignard, Paris, Waille, 1845, p. 148-149.

<sup>27</sup> *Diario de Madrid*, 1791 [Notre traduction].

Avant d'approfondir cette nouvelle publication, il faudrait évoquer une première différence entre ces deux œuvres. Précédemment, nous avons constaté une dissemblance entre le caractère plutôt humaniste du premier traité et le caractère religieux du second. Cette distinction, nous pouvons la trouver dès le titre. Contrairement à Juan Luis Vives qui, dans son *Éducation de la femme chrétienne*, évoque une différenciation naturelle entre les hommes et les femmes, frère Luis de León, ne fait pas allusion à la « femme parfaite », car la femme ne sera plus définie par sa nature, mais par sa relation avec le genre masculin.

Le religieux présenta aux femmes un modèle d'épouse parfaite inspiré des saintes Écritures : une épouse honnête, fidèle, responsable, attentionnée envers son mari et ses enfants, et surtout bonne chrétienne. Dès l'introduction, il souligne le courage que toute femme mariée doit avoir avant d'entrer dans une vie maritale :

Avant de vous exposer les devoirs imposés à la femme mariée, il faut que vous sachiez d'abord l'étroite obligation où elle est d'avoir un ardent désir d'y satisfaire, et de s'y employer de toutes ses forces ; car en ceci, comme pour tout devoir dont nous voulons nous acquitter entièrement, deux choses sont nécessaires : connaître d'abord ce devoir, savoir jusqu'où il s'étend, puis l'aimer d'une véritable affection<sup>28</sup>.

Nous tentons de comprendre pourquoi, vers le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, une grande majorité des institutions religieuses de l'époque privilégiaient la lecture du traité de Vives alors que, vers la fin du siècle, c'est plutôt l'œuvre de frère Luis de León qui servira de référence en matière d'éducation des filles hispaniques. Nous ne devons pas oublier que, sous les Lumières espagnoles, l'Inquisition était encore très présente dans la société, car, comme l'affirme Lucienne Domergue, « au sud des Pyrénées, Censure et Lumières font bon ménage<sup>29</sup> ». De ce fait, vers la fin du siècle, un important cordon sanitaire fut imposé par les autorités politiques espagnoles, qui craignaient encore les « souffles étrangers », notamment français. Le Saint-Office devint aussi plus vigilant que jamais, et encouragea la lecture des saintes Écritures et des œuvres s'inspirant de ces dernières, telle la *Perfecta Casada*.

L'inquisition ! Partout où cet odieux tribunal est établi, il restreint la liberté d'agir et de penser, étouffe toutes les vues grandes et utiles, fait un peuple d'hypocrites et d'esclaves, nuit au progrès de l'industrie et des arts, et par conséquent, détruit la population [...]. L'Espagnol a de l'aptitude pour les sciences, il a beaucoup de livres, et cependant, c'est peut-être la nation la plus ignorante de l'Europe. Que peut-on espérer d'un peuple qui attend d'un moine la liberté de lire et de penser<sup>30</sup> ?

Les textes de spiritualité et certains passages de la Bible devinrent donc la lecture de chevet de la plus grande partie des femmes espagnoles de l'époque<sup>31</sup>. Grâce à ces lectures, les femmes tiraient des leçons instructives liées aux bonnes manières et aux principes moraux.

De fait, Luis de León, conscient de l'importance des lectures religieuses, décida de leur donner une place significative tout au long de ses chapitres. Dans le passage suivant, l'auteur trouve dans certaines citations de Tertullien les mots aptes à signifier l'équilibre que les femmes doivent atteindre entre prendre soin de leur personne et accomplir les tâches propres à leur condition :

---

<sup>28</sup> León, Luis de, *L'épouse parfaite*, op. cit., p. 12.

<sup>29</sup> Domergue, Lucienne, *La censure des livres en Espagne à la fin de l'Ancien Régime*, Madrid, Casa Velázquez, 1996, p. 8.

<sup>30</sup> Masson de Morvilliers, Nicolas, *Espagne, Encyclopédie méthodique ou par ordre des matières. Géographie moderne*, t. I, Paris, Pandoucke, 1782, p. 554-568.

<sup>31</sup> Álvarez Barrientos, Joaquín, *Ilustración y Neoclasicismo en las letras españolas*, Madrid, Síntesis, 2005, p. 37.

Voici désormais vos seuls atours : que la simplicité vous prête sa blancheur, la pudeur sa fraîche rougeur ; que la modestie orne vos yeux, et que la réserve embellisse votre bouche. Gardez en vous la parole divine, courbez vos têtes sous le joug de Jésus-Christ, soyez soumises à vos époux, et vous serez assez belles. Occupez vos mains à des travaux utiles, fixez vos pieds au milieu de vos familles [...] ! Que la justice, la sainteté et la chasteté vous revêtent comme un vêtement de soie et de pourpre et, avec de telles parures, Dieu vous aimera.<sup>32</sup>

On pourra s'étonner qu'un texte écrit au XVI<sup>e</sup> siècle puisse être encore d'actualité au XVIII<sup>e</sup> siècle : il faut y voir une preuve de la conception hyper conservatrice, voire arriérée, du pouvoir en place. Les recommandations données sur le comportement des femmes, quelques siècles auparavant, correspondaient toujours à la construction culturelle et sociale de l'époque. Soulignons par exemple la division entre l'espace public, réservé aux hommes, et l'espace privé, domaine de la femme.

La bonne épouse sort peu ; elle fait peu de visites, et n'est point sans cesse occupée à courir ça et là. La retraite a pour elle de grands charmes et volontiers elle s'accoutume à demeurer en sa maison [...] ; la femme forte, parcourant les sentiers de sa maison, nous montre l'espace auquel la bonne épouse doit borner ses pas, et qui est comme le théâtre de ses actions : je veux dire sa propre demeure, et non les rues, les places publiques, les promenades, ni les maisons étrangères. « Que les femmes, dit saint Paul, soient prudentes, chastes, sobres et attachées à leur ménage<sup>33</sup> ! »

Ce traité, qui inspira divers moralistes de l'*Ilustración* espagnole, consacre aussi plusieurs pages au sujet des lectures des femmes. De ce fait, pour une grande partie des intellectuels hispaniques, la lecture devait être recommandée aux femmes. Mais elle devait avoir une finalité concrète : fortifier la morale, occuper utilement les moments d'oisiveté et éloigner des écrits frivoles qui stimulent l'imagination et excitent l'ambition intellectuelle. Une fois de plus, nous constatons que certaines des théories avancées par le religieux jouèrent un rôle décisif dans les discussions les plus polémiques de l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il est intéressant de remarquer que ce livre était aussi un des cadeaux habituellement offerts aux jeunes mariées. Après la lecture de différents journaux intimes de quelques *ilustradas*<sup>34</sup>, nous pouvons assurer que plusieurs d'entre elles évoquent la forte influence de cet ouvrage dans leur vie quotidienne et dans celle des femmes espagnoles en général.

Le devoir naturel de la femme et la fin pour laquelle elle a été créée sont de seconder son époux, et non d'être pour lui une source de maux et de calamités ; de l'aider, et non de le ruiner ; d'adoucir les peines que le mariage entraîne avec lui, et non d'en augmenter le poids [...]. Dieu n'a pas créé les femmes pour qu'elles fussent comme des écueils où viendraient se briser leurs époux, mais plutôt pour qu'elles fussent comme des ports désirés et tranquilles, où l'homme, rentrant dans sa maison, pût se reposer de la fatigue des affaires difficiles dont il s'occupe au dehors.<sup>35</sup>

Malgré l'arrivée des Lumières, la plupart des femmes espagnoles n'avaient droit encore qu'à une éducation très limitée où seule la religion faisait l'objet d'un programme progressif et formalisé, car le reste de leurs connaissances se limitait à la pratique des savoir-faire domestiques ancestraux. Grâce aux travaux de Luis Vives et de Luis de León, nous avons pu comprendre que la formation intellectuelle des jeunes filles était très limitée et dépendait encore de la volonté et des attentes de leurs familles.

---

<sup>32</sup> León, Luis de, *L'épouse parfaite*, op. cit., p. 126.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>34</sup> Morand, Frédérique, *María Gertrudis Hore (1742-1801). Vivencia de una poetisa gaditana entre el siglo y la clausura*, Alcalá de Henares, Concejalía de la Mujer, 2004, p. 52-53.

<sup>35</sup> León, Luis de, *L'épouse parfaite*, op. cit., p. 57-58.



Cependant, vers la fin du siècle, un bon nombre d'intellectuels réputés progressistes essayèrent de promouvoir de nouvelles idées concernant l'éducation des jeunes demoiselles et leur place dans la société, dans le seul et unique but d'améliorer leur situation. Malgré une société religieuse ankylosée, comme l'était celle de l'Espagne *Ilustrada*, cette nouvelle idéologie bouleversa rapidement la situation d'une majorité de jeunes filles. La raison, la liberté et certaines conceptions novatrices commencèrent à pénétrer dans les mentalités hispaniques, même les plus traditionnelles. Dans ce tourbillon d'idées, les travaux de Benito Jerónimo Feijoo, Josefa Amar y Borbón ou Pedro Rodríguez de Campomanes encouragèrent fortement ce renouvellement social et culturel, au gré duquel le genre féminin se mit à revendiquer une place dans la société émergente.